

L'ANGLAIS S'ISOLE DE L'EUROPE

Le machiavélisme de Lloyd George à propos de la Ruhr.

Dans l'attitude prise par les Anglais depuis la paix et ses péripéties, aussi mouvementées et inattendues que celles de la guerre, il convient de saisir ce point de vue: les Anglais ne considèrent, au point de vue européen, comme séparés des continents.

Depuis l'armistice, peu à peu ce sentiment séparatiste s'est accentué, à mesure que les maux créés par la guerre devenaient de plus en plus apparents, jusqu'à sembler incurables.

Aujourd'hui, on peut dire que c'est une rupture. La politique britannique se développe désormais en dehors du continent. Ce sentiment, qui est dans l'arrière-pensée des hommes d'Etat et dans la conviction populaire, se révèle d'une manière implicite dans les journaux.

Les espérances des Britanniques vont vers une immense fédération des pays de langue anglaise, dont naturellement nous serions, nous Canadiens, et c'est ce qui doit nous intéresser à l'isolement des insulaires.

A en croire une certaine presse, la paix règnerait en souveraine en Europe sur des peuples de bonne volonté, et l'on verrait luire l'aurore d'une ère nouvelle, si les Français n'étaient pas entrés dans la Ruhr.

Or, à propos de ces réparations que les Français sont allés chercher dans la Ruhr, il faut rappeler une histoire qui ne manque pas d'intérêt:

La conférence de Paris, les experts avaient fixé la somme à payer par l'Allemagne à 75 milliards de francs, étant convenu que la France devait recevoir 75 pour 100 de cette somme et l'Angleterre 8 pour 100.

C'est ici qu'intervint Lloyd George, l'homme qui prétendait qu'il fallait presser l'Allemagne "comme un citron jusqu'à ce que l'on entendit jaillir les pépins", et "pendre" le kaiser. Il se servit du général Smuth, représentant de l'Afrique du sud (qui d'ailleurs se défend à présent de cette initiative), et Smuth présenta à la conférence un mémorandum dans lequel il démontrait que les compensations pour les dommages causés aux personnes et aux biens des populations civiles des alliés par l'agression allemande devaient inclure les charges de guerre des pensions et des allocations.

Mais tandis que, suivant la convention primitive, les Français devaient recevoir 75 pour 100 du total, selon le nouvel arrangement, pendant que le taux des Britanniques passait de 8 pour 100 à 22 pour 100, celui des Français descendait de 75 pour 100 à 52 pour 100, soit théoriquement 85 milliards.

Dès le lendemain de cette admirable combinaison, Lloyd George découvrit que les sommes que l'on exigeait de l'Allemagne étaient sans proportion avec ses capacités de paiements, et il entreprit cette politique de conférences, dans laquelle il s'appliqua systématiquement à réduire le chiffre fixé et grossi par ses propres manœuvres. D'ailleurs, dans toutes ces tractations, s'il proposait un abaissement des exigences des alliés, il ne proposait aucunement une diminution du pourcentage britannique.

Le premier résultat net de ces dangereuses opérations fut de faire entrevoir à l'Allemagne la possibilité d'échapper à un règlement et l'amener à cette politique financière d'inflation folle dont les conséquences pèsent aujourd'hui sur sa situation et sur celle de l'Europe, autant que sa mauvaise volonté à payer.

Que les Britanniques aient raison de voir l'avenir en dehors de l'Europe, et de tourner un regard favorable, en particulier, vers leurs dominions et les Etats-Unis, cela se peut, mais en toute justice pour ces malheureux Européens, reconnaissons que si l'instabilité de leur situation est due à la Ruhr, la Ruhr vient en ligne directe de Lloyd George, lequel, après avoir poussé la France à bout, cherche à amener, contre elle l'opinion du monde entier.

Reussira-t-il? Le personnage n'est pas heureux depuis sa chute du pouvoir. C'est là qu'on s'aperçoit de quel frère argile étaient les pieds du colosse grandi par une presse à gages. Ces jours derniers, il a voulu tendre la main à son ancien chef, Asquith. Celui-ci, dont la blessure n'est pas encore cicatrisée, a refusé la main tendue, en portant la sienne à son dos d'un geste semblant dire: "C'est là que tu m'as poignardé!"

FLAMBEAU.

ADORABLES, CES BOLCHEVISTES!

De plus en plus adorables, ces bolchévistes! A les entendre, il y a des millions d'affamés en Russie, et nous signalons dans "L'Autorité" que dans le même temps que les soviets lançaient au monde un appel désespéré, les ports russes regorgent de grain, grain destiné à être vendu à l'étranger afin de se procurer des armes pour déchaîner de par le monde la guerre sociale.

Or, une dépêche de Moscou nous apprend encore mieux: elle annonce que les syndicats ouvriers de Russie ont télégraphié aux comités des unions ouvrières de Berlin pour leur offrir 9,000 tonnes de produits alimentaires destinés aux ouvriers de la Ruhr. Les unions ouvrières russes commenceront l'expédition trois ou quatre semaines après réception d'une promesse de garantie que ces envois parviendront aux ouvriers.

Pour des gens qui crient famine, ce n'est pas mal, n'est-ce pas? Feront-ils servir à leurs fins de charité les mêmes secours venus de l'étranger qu'ils employaient pour leur petit négoce: cette bonne farine américaine, bien blanche, bien menue, bien appétissante que des âmes pieuses, attendries par leurs malheurs, leur avaient expédiée pour les affamés de la région du Volga, avec quelques petites douceurs par-dessus le marché.

Poussent encore plus loin le cynisme, ou prenant le ruste des humains pour une collection de fous, depuis qu'il n'entretrait plus avec eux des relations suivies, Nicolai Lenine a donné l'assurance au correspondant de la Presse Associée que cette offre n'avait aucun caractère politique, mais était faite simplement parce que les ouvriers de Russie sentent qu'il est de leur devoir de payer aux ouvriers du monde les dettes qu'ils ont contractées envers eux durant la période révolutionnaire.

Payer ses dettes, c'est beau. Les payer aux dépens d'autrui, c'est moins beau. Et que deviendront les affamés russes, pendant que les ouvriers allemands mangeront leur pain — eux qui n'en manquent après tout, s'il est vrai que cela soit, que parce qu'ils ne veulent pas travailler pour solder leur dette envers la France?

LUMEN.

UN VOL DE HUIT CENT MILLIONS

POURQUOI NE PAS PARTAGER?

Les femmes, avec les agréments, devraient diviser les désagréments des hommes.

On a perdu récemment à Londres Edward Byrnors, et son amie, Mrs. Thompson, coupables d'avoir assassiné le mari de cette dernière.

Il ne s'est pas écoulé plus de 60 jours entre la perpétration du crime et sa punition. Exemple dont devrait s'inspirer la justice canadienne, car chez nous, ce n'est guère avant deux ans que l'assassin fait la magnifique plongeon qui s'arrête... au bout de la corde.

L'exécution d'une femme, même convaincue d'avoir assassiné son seigneur et maître, est un fait assez rare pour qu'un chroniqueur le signale au public avec réflexions appropriées.

D'après Clément Nautel, chroniqueur au "Journal", de Paris, les jurés français n'auraient pas condamné. Pensez donc, l'amour était en jeu, et comme circonstances atténuantes, que voulez-vous de mieux? Mais l'essentiel, il a fait un recours en grâce obligatoire serait venu commuer la peine capitale en quelque chose de moins radical. Il est d'usage en France que les femmes ne soient point mises à mort.

Partialement tendre envers le sexe? — ou excuse générale pour les crimes personnels? Sans doute les deux, puisque des forfaits masculins ont aussi trouvé grâce devant les jurés, français.

Quoiqu'il en soit, en Angleterre, les sanctions sont plus sévères, et l'on exécute fort bien les amoureux comme les autres. Les femmes ne trouvent pas davantage pitié devant les juges.

Moi, j'expliquerai cela par le fait que les femmes votent. Les Anglaises ont prétendu aux mêmes droits que les hommes: que celui d'être pendu soit compris dans le nombre! Tant pis pour elle, il ne fallait pas réclamer. Tout ou rien, mesdames.

Ici, au Canada, les femmes, même du Québec, ont aussi droit de suffrage aux élections fédérales, n'en déplaise à M. Bourassa, qui qualifie cette innovation d'insanité. Pourquoi ne pas les mettre alors sur le même pied, et non plus seulement à la potence, mais dans tous les domaines?

Croyez-vous que ce soit bien agréable, par exemple, d'être maître de Montréal, lorsque tout le monde veut vous débarrasser? Médéric sait quelque chose, lui qui vient d'être placé sur le gril devant le juge De Lorimier. N'ayant pu encore griller ce coriace Médéric devant le peuple, "son peuple", on le met à la broche au tribunal, bien qu'il se couche avec le soleil, passe la nuit à rêver du budget, et déjeune le matin de deux biscuits de matelot et d'une modeste tasse de thé.

Médéric est un dur à cuire. Tout le monde n'est pas aussi dur à cuire, et d'aucuns se fatigueraient de se voir en butte à cette série d'embêtements. Pourquoi nos maîtres n'alterneraient-ils pas avec des maîtresses? De la sorte les onguis seraient partagés.

Et être ministre, pensez-vous que ce soit plus agréable? Voyez M. Poiran. Il n'avait rêvé à être que vite l'intention de lâcher son portefeuille. Des amis sûrs, et dévoués, autant que désintéressés, ont voulu lui faciliter la voie en répondant à son pas partout la nouvelle qu'il en avait assez de la politique et qu'il aspirait au repos. Faisons goûter à ces dames, à leur tour, les délices du ministère, et vous verrez qu'elles s'en dégoutent encore plus vite que M. Poiran, lequel du reste est aussi solide à son poste que le roc de Gibraltar.

Et le simple politicien ne se porte guère mieux. M. Irénée Vautrin était à la fois député de Saint-Jacques et organisateur du parti libéral. Le soir du 5 février, il n'était déjà plus député de Saint-Jacques, et c'est à qui, aujourd'hui, lui enlève des mains la caisse électoral.

J'y pense. M. Vautrin est catholique. En prenant femme il allégerait du coup, en la partageant, ce lourd fardeau qu'est la vie de l'homme public. N'est-ce pas le moyen le plus simple et le plus expéditif d'équilibrer ses chances et ses malchances avec ceux du beau sexe?

MISTIGRIS.

Il a été accompli au grand jour par la Bourse de New-York deus la guerre.

Et notre "Caverne des Quarante Voleurs", à nous?

"La Caverne des Quarante Voleurs", c'est ainsi que "L'Autorité" a qualifié la Bourse de Montréal; et personne n'a démenti, ni n'a essayé de démentir "L'Autorité".

Nous savions parfaitement, lorsque nous avons écrit ces lignes, que des fous continueraient de fréquenter certains bureaux de la rue Saint-François-Xavier, de la rue Notre-Dame et de la rue Saint-Pierre, dont la porte ressemble à une lunette de guillotine.

La sottise est éternelle, philosopierait M. La Palice, mais n'oublions pas que si M. La Palice manque souvent d'originalité, il a toujours eu le rare mérite de ne dire que l'exacte vérité.

Nous savons bien que la Bourse existe depuis que le monde est monde et qu'elle existera aussi longtemps que le monde sera monde.

La Bourse, comme la prostitution, est un mal inhérent à la nature humaine. Le tout est de contrôler l'une et l'autre.

Et c'est justement ce contrôle qui manque. Les révérends de la Dominion Alliance et les bonzes du Comité des Seize sont partis en guerre contre le vice et le péché, qu'ils font semblant de vouloir supprimer de la terre.

Ces apôtres de tant de prohibitions, demandent-ils la prohibition du vol, du vol ouvert, du vol cynique, du vol outrageant, comme il se pratique chaque jour à la Bourse?

Jamais.

C'est qu'eux aussi sont hommes d'argent, voyez-vous, et que les hommes d'argent s'entendent parfaitement entre eux, soit pour vous tirer une carotte (vous n'avez qu'à lire les appels de fonds de la Dominion Alliance et du Comité des Seize), soit pour vider subtilement vos poches (allez voir comment cela se pratique rue Saint-François-Xavier), soit enfin pour se jeter à genoux et entonner hypocritement des hymnes à la plus grande édification des victimes.

Lequel de ces batelours à jamais demandé un contrôle sur la Bourse de Montréal, de Toronto ou d'ailleurs?

Il était réservé, non pas à un de ces blocs enfarinés que le Christ a qualifiés de sépulcres blanchis, mais à un simple pékin, à un publicain, d'attirer l'attention sur les cochonneries qui se commettent chaque jour à la Bourse de New-York, cochonneries ne différant de celles de Montréal qu'en ce qu'elles ont plus d'ampleur.

Le "district attorney" Banton a formellement accusé la Bourse de New-York d'avoir servi de sac protecteur à une tourbe de courtiers qui ont délibérément floué le public de \$800,000,000 depuis la guerre.

Les banques, les compagnies d'assurance, d'autres institutions de grande envergure basées sur la confiance du public se soumettent au contrôle de l'Etat. Pourquoi n'en serait-il pas de même des courtiers?

Ce cher et digne homme de "district attorney" est bien naïf. Neuf doit-il être dans ses fonctions. Sait-il qu'au cours des derniers quatorze mois 154 courtiers ont déposé leur bilan à New-York, et que si les clients de ces rapaces vont aujourd'hui à pied, eux les éclaboussent en luxueuses limousines, sans que personne ne s'avise de leur demander des comptes.

L'histoire de la Bourse de Montréal depuis la guerre, toutes propositions gardées, l'emporte encore en brigandages sur celle de la Bourse de New-York.

Nous avons déjà parlé, dans "L'Autorité", de ces fils spéciaux devant mettre tel courtier en communication particulière avec New-York et qui s'arrêtaient dans sa cave.

Nous pourrions parler de maints autres faits encore que nous relaterons en temps et lieu à condition que Dieu nous prête vie.

Bonnes poires qui continuent à fréquenter les bureaux de courtage, peut-être aurez-vous été dévorés d'ici-là, adorables poires. Puissent ces récits servir à diminuer le nombre de vos semblables dans l'avenir.

"L'AUTORITE".

LEQUEL EST LE MOINS MORAL?

La natalité diminue en France, en Angleterre et aux Etats-Unis, ce qui signifie que ces anciens pays alliés n'ont guère de reproches à se faire de ce côté. D'autre part, comme la propagande pro-boche aux Etats-Unis attribue à l'immoralité des Français le faible taux de leur natalité, il est intéressant de lire cette information, envoyée par le bureau parisien du "New-York Herald" (Journal germanophile depuis deux mois, comme tant d'autres qui le sont devenus dans le même temps pour des causes encore obscures, mais faciles à deviner, grâce au souverain dollar) au service central de rédaction de la métropole américaine. Elle concerne les taux respectifs de natalité en France et en Allemagne. Le taux de natalité était, en 1913, de 20.3 pour 1000 pour la France et de 28.3 pour l'Allemagne. En 1920, la France accusait 21.4 et l'Allemagne 26.7. En 1921, le taux pour la France revenait à 20.8 et pour l'Allemagne reculait à 26.1. Pour ce qui est de 1922, la France s'est maintenue à 20.4, tandis que le taux allemand baissait du quart: il n'était que de 17.3 dans les cités de 100,000 habitants et plus.

Puisque le plus ou moins grand nombre de naissances dépend du degré de moralité d'un peuple, que penser alors du peuple allemand?

Ne serait-il pas temps bientôt de méditer ces paroles de sir William Joynson-Higges, homme politique anglais, qui parlait ces jours derniers à Southampton, observant: "Nous ne devons pas oublier que dans la dernière guerre l'Allemagne était, après tout, notre ennemie, et la France notre alliée"?

SPARTACUS.

LA CLASSIFICATION DES YANKEES

Un professeur de Princeton découvre que les trois quarts ont des cerveaux d'enfants.

De toute évidence ces pauvres Yankees sont à plaindre, grandement à plaindre. Qu'il s'agisse de politique intérieure, comme de sa marine commerciale, ou de politique extérieure, comme des engagements pris par l'ex-président Wilson en Europe, c'est un fiasco sur toute la ligne.

Dans la mise en conserve du veau mort-né ou l'empaquetage du poisson pourri, ils sont passés maîtres; mais dès qu'il s'agit de jeter un regard plus loin que les vitres crasseuses de leurs usines, mon Dieu qu'ils sont bêtes!

Remarque que cette opinion ne nous appartient pas exclusivement. On trouve toujours chez un peuple, si obtus soit-il, par-ci, par-là, des gens qui voient plus loin que leur nez. Le professeur William Star Myers, de l'Université Princeton, vient de prononcer à l'hôtel Commodore une allocution au cours de laquelle il a fait allusion aux "maux politiques" du pays, qu'il attribue à la "pauvreté mentale" de ses habitants.

"Sur 105 millions de personnes, a-t-il dit, les statistiques indiquent qu'il y en a 45 millions qui sont au-dessous de la normale et qui n'auront jamais qu'une mentalité d'enfants de treize ans, et 15 millions de faibles d'esprit, dont la puissance mentale sera toujours celle d'un enfant de 8 ans. Sur les 45 millions restants, 25 millions sont classés comme médiocres, 5,800,000 dans la classe A et 15 millions sont classés dans la classe B. Ce sont ces deux classes-là qui font la politique de tous les autres."

La belle science tout de même que la statistique!

Certes, nous nous doutions bien un peu beaucoup que la majorité d'un peuple qui se laisse imposer les "lois bleues", dont la prohibition est la plus admirable échantillon — tout en ne les observant pas, et par simple hypocrisie — devait être composée de cerveaux en enfance ou en train de le devenir. Mais quelle précision dans la statistique du professeur William Star Myers!

Comment, me direz-vous, a-t-il pu s'y prendre pour peser 105 millions de cerveaux, les classer dans A, dans B, et carter?

Lorsque vous rencontrez un individu au corps rachitique, pas n'est besoin de le peser, de le palper, de voir dedans pour savoir ce qui lui manque et le classer. Pourquoi n'en serait-il pas de même du rachiisme de l'esprit?

RIRI.

L'enterrement du hockey

La brutalité le tuera, après la crosse et la lutte.

La crosse était un beau sport. Elle est morte à Montréal pour cause de brutalité. La lutte aussi était un beau sport. Elle est morte de la même mort. Le hockey, un non moins beau sport, aura de la peine à survivre, du moins le hockey professionnel, à la scène dégoûtante dont l'Arena mercredi fut le théâtre.

L'indulgence des gérants, trop doux envers des individus qui sont moins des sportsmen que des assommeurs, jointe à la combativité (peu dangereuse pour eux, prudemment installés derrière un grillage) de certains rédacteurs sportifs, qui nous prédisent toujours un massacre, et à la bêtise, pour ne pas dire la bestialité, d'une partie de la foule — voilà ce qu'il faut éliminer du sport si l'on veut que celui-ci soit encouragé par les honnêtes gens, qui forment l'immense majorité et sont les seuls capables de payer les frais d'une entreprise du genre.

G. L.

Gounaris et Constantin

Quand, le 27 septembre dernier, le roi Constantin eut pris la décision d'abdiquer et de fuir, son fidèle partisan, M. Gounaris, sentant grandir la fureur populaire, lui demanda la faveur de l'accompagner en exil. Constantin, brutalement, répondit qu'il n'emmènerait avec lui que les membres de la famille royale.

On connaît la suite, la condamnation à mort de M. Gounaris et de quelques autres collaborateurs de l'ex-roi et leur exécution immédiate.

COLOMBERIE VS KU-KLUX-KLAN

Les Chevaliers de Colomb ont déclaré la guerre au Ku Klux Klan. Nous allons assister à la lutte homérique des hommes à culottes de soie contre les hommes en cagoules.

D'aucuns se sont sans doute demandé ce que pouvait signifier cet étrange vocable: Ku Klux Klan. Il nous vient des Etats-Unis et passera peut-être un jour dans la langue française. Il est formé du grec "puplos" (cercle) et de "klan". Il désigne une puissante association américaine antinègre, anticatholique, antijuive. Elle tient des réunions secrètes et ne recule pas devant la violence pour réaliser ses desseins, comme les excès commis par elle dans l'Oregon et en Louisiane l'ont prouvé.

Le Ku Klux Klan a une histoire ancienne. Il est né au lendemain de la guerre de Sécession. Dans une histoire de cette organisation, un professeur de l'Université de la Virginie occidentale expose comme suit les débuts du Klan:

Son lieu de naissance, c'est Pulaski, une ville d'environ 3,000 habitants dans le Tennessee. Après la guerre civile, les jeunes gens de Pulaski, qui avaient échappé à la mort, rentrèrent chez eux et vécurent pour la plupart dans une inactivité forcée. Ces hommes, qui avaient passé par les plus dures épreuves et avaient assisté à des scènes horribles, ne pouvaient se réadapter à la vie des affaires. Pour beaucoup d'entre eux, il était impossible de reprendre les habitudes de travail d'autrefois.

Un soir de mai 1866, quelques-uns de ces jeunes gens se rassemblèrent dans un bar de Pulaski et prirent la résolution de former une association. Le lendemain, on se réunit de nouveau à la même place; on élut le président et le secrétaire. A ce moment-là, il ne s'agissait que d'une société d'agrément. Bientôt, cependant, l'association eut un caractère bien marqué d'hostilité à l'égard du nègre. Elle ajouta ensuite les Juifs et les catholiques à la phalange de ceux qu'elle voulait combattre.

Les Chevaliers de Colomb viennent de se poser comme les défenseurs du catholicisme. Que feront ces amateurs de sports intérieurs, armés de leurs queues de billard ou de leurs billes de pool contre les hommes en cagoules, nantis du revolver et du couteau?

Nos chevaliers seront de blanches colombes allant se jeter sous la griffe du vautour. Ecrivons-nous d'avance: "Que Dieu ait pitié de leurs âmes!"

DIES IRAE.

LES CATHOLIQUES ET LES ANGLICANS

Les méthodistes estiment qu'ils comptent peu au Canada.

(De correspondant spécial de "L'Autorité")

Ottawa, 10. — Il n'est plus, il est loin de nous le temps où sir Robert Borden intimait: "Let the voice of Toronto be the voice of Canada."

La Ville-Reine ne sait plus à qui s'en prendre de ce qu'elle est devenue la risée du Canada. Elle accuse de ce mécompte Dieu et ses saints.

"L'Action Catholique", journal clérical, avait décidé, besoin de trouver quelque part de l'anticléricalisme pour démontrer sa raison d'exister.

Quelle raison d'avoir un journal rouge, s'il n'existe pas de journaux bleus, et vice versa?

Donc "L'Action Catholique", après avoir vainement cherché des anticléricals dans le Québec, s'est jetée et définitive sur "Orange Sentinel", de Toronto, et elle aurait certes pu tomber plus mal.

"Orange Sentinel" a pris la mouche, et se posait, comme le champion de Toronto, elle déclare que si la Ville Reine est en butte aux raileries et aux invectives du reste du Dominion, c'est qu'elle est à la fois anglaise, protestante et orangiste.

D'autres cités canadiennes sont anglaises et protestantes sans être aussi détestées, et l'on peut ne pas être orangiste sans être pour cela plus mauvais anglais ou protestant.

Le mal ne vient donc point de là. Le mal vient plutôt de ce que Toronto déchaîne le rire grâce à sa clique de "révérends" qui n'ont cessé de réclamer de nos gouvernements une foule de mesures plus saugrenues les unes que les autres.

Ainsi, l'autre jour, une délégation de ces saints hommes s'en vint voir le premier ministre, l'hon. Mackenzie King, et lui demanda d'imposer la prohibition à tout le Canada, que les diverses provinces le veuillent ou non.

M. Mackenzie King, dont la largeur d'esprit s'étend plus loin que les rives du lac Ontario, s'enquit doucement: — Qui demande cette mesure? — Toutes les Eglises du Canada, répondit le porte-voix de la délégation.

— Toutes les Eglises du Canada sont donc représentées ici? — Non... Il nous manque des représentants de l'Eglise catholique, de l'Eglise anglicane et de quelques autres...

M. Mackenzie King ne poussa pas plus loin la suite de ses points d'interrogation.

Il avait fait sans doute ce calcul mental que l'Eglise catholique, l'Eglise anglicane "et quelques autres" représentent assurément la majorité des fidèles au Canada; que leur attention était significative et qu'il n'appartient pas à l'Eglise méthodiste et à ses satellites d'imposer la loi au reste du Dominion.

— Je prendrai, messieurs, prononça-t-il, votre requête en "sérieuse considération".

Considération qui menace d'être aussi longue que sérieuse.

LA DEGRINGOLADE DE L. R. STEEL

Canadiens, enverrez-vous encore votre argent aux Etats-Unis?

La compagnie L. R. Steel, dont la chaîne de magasins tient dans ses mailles plusieurs villes des Etats-Unis et du Canada, a définitivement fait "pataque", comme la chose était brève depuis des mois dans les milieux bien informés et comme "L'Autorité" l'avait annoncé longtemps à l'avance. On estime à \$22,000,000 les montants versés dans cette entreprise par de petits épargnants tant américains que ca-

nadiens, et selon les probabilités, lorsque les liquidateurs auront pris leur part, d'ordinaire celle du lion, les actionnaires "privilegiés" retireront à peu près un demi-cent par part de leur mise.

Les Canadiens y étaient allés de leur large part dans cette colossale aventure. Ce qu'il y a de plus malheureux, de plus navrant pour nos compatriotes, c'est que la dégringolade a été déterminée par le côté américain de l'entreprise.

G. L.

LA MAITRISE DE SOI-MEME

Par l'autosuggestion consciente

PAR M. EMILE COUÉ

Que doivent donc faire les parents et les maîtres pour éviter de provoquer de mauvaises autosuggestions et en provoquer de bonnes chez les enfants? Etre toujours avec eux d'une humeur égale, leur parler d'un ton doux, mais cependant ferme. On les amène ainsi à obéir sans même qu'ils aient la tentation de résister.

Surtout, sur tout qu'on évite de les brutaliser, car on risque de déterminer chez eux l'autosuggestion de crainte, accompagnée de haine. Eviter aussi avec soin de dire devant eux du mal de personnes quelconque, comme cela se fait souvent dans les salons, où, sans en avoir l'air, on déchire à belles dents une bonne amie absente. Fatalement ils suivraient cet exemple funeste et pourraient quelquefois déterminer plus tard de véritables catastrophes.

Éveiller en eux le désir de connaître les choses de la nature et chercher à la intéresser, en leur donnant très clairement toutes les explications possibles, en employant un ton enjoué et de bonne humeur. Par conséquent, répondre à leurs questions avec complaisance, au lieu de les repousser en leur disant: "Tu m'ennuies, laisse-moi tranquille, on t'expliquera cela plus tard".

Sous aucun prétexte, ne jamais dire à un enfant: "tu n'es qu'un paresseux, un propre à rien, etc." parce que cela crée chez lui les défauts qu'on lui reproche.

Si un enfant est paresseux et ne fait jamais que de mauvais devoirs, on devra lui dire un jour, alors même que cela n'est pas vrai: "Ah! aujourd'hui tu as mieux fait que d'habitude, c'est bien, mon petit". L'enfant, flatté de cet éloge auquel il n'est pas habitué, travaillera certainement mieux la fois suivante et peu à peu, grâce à des encouragements donnés avec discrètement, il arrivera à devenir réellement travailleur.

Eviter à tout prix de parler de maladies devant les enfants, ce qui pourrait en déterminer. Leur apprendre au contraire, que la santé est l'état normal de l'homme et que la maladie est une anomalie, une espèce de déchéance que l'on évite en vivant d'une façon saine et réglée.

Ne pas créer de défauts chez eux, en leur apprenant à craindre ceci ou cela: le froid, le chaud, la pluie, le vent, etc. L'homme étant fait pour supporter tout cela impunément, sans en souffrir et sans se plaindre.

Ne pas rendre l'enfant craintif en lui parlant de croque-mitaine et de loup-garou, car la peur contractée dans l'enfance risque de persister plus tard. Donc ceux qui n'élèvent pas eux-mêmes leurs enfants doivent choisir les personnes auxquelles ils les confient. Il ne suffit pas que celles-ci aiment les enfants, il faut encore qu'elles aient les qualités que l'on désire que les enfants possèdent.

Éveiller en eux l'amour du travail et de l'étude, en les leur rendant faciles, en leur expliquant comme je l'ai dit plus haut, les choses clairement et aussi d'une façon plaisante, en introduisant dans les explications quelque anecdote amusante, qui fait désirer à l'enfant les leçons suivantes.

Leur inculquer surtout que le travail est indispensable à l'homme, que celui qui ne travaille pas d'une façon quelconque est un inutile, que tout travail procure à celui qui l'accomplit une satisfaction saine et profonde, tandis que l'oisiveté, tant rêvée par les uns, crée l'ennui, la neurasthénie, le dégoût de la vie, et conduit à la débauche et même au crime celui qui ne possède pas les moyens de satisfaire les passions qu'il s'est créées par l'oisiveté.

Enseigner aux enfants à être toujours polis et aimables vis-à-vis de tous et plus particulièrement envers ceux que le hasard de la naissance a placés dans une classe inférieure à la leur, à respecter la vieillesse et à ne pas se moquer des défauts physiques ou moraux que celle-ci entraîne souvent avec elle.

Leur apprendre que l'on doit aimer tout le monde, sans distinction de caste, qu'on doit être toujours prêt à secourir celui qui est dans le besoin et ne pas craindre de dépenser son temps et son argent pour lui; que l'on doit en un mot s'occuper plus aux autres qu'à soi-même; enfin qu'en agissant ainsi on éprouve, sans la chercher, une satisfaction intime que l'égoïste cherche toujours sans jamais la trouver.

Développer chez eux la confiance en eux-mêmes, leur apprendre qu'avant de faire une chose, on doit la soumettre au contrôle de la raison, en évitant d'agir d'une façon impulsive, et que, après l'avoir réfléchi, on doit prendre une décision sur laquelle on ne revient plus, à moins que l'on ne vous prouve que vous êtes trompé.

Leur apprendre surtout que chacun doit partir dans la vie avec l'idée bien précise, bien arrêtée qu'il arrivera et que, sous l'influence de cette idée, il arrivera fatalement, non pas qu'il doit tranquillement attendre les événements, mais parce que, poussé par cette idée, il fera ce qu'il faut pour cela; il saura profiter des occasions ou même de l'unique occasion qui passera près de lui, cette occasion n'étant-elle que son cœur, tandis que celui qui doute de lui-même, c'est le commandant Gaignard, à qui rien ne réussit, parce qu'il fait tout ce qu'il veut pour ne pas réussir. Celui-ci

pourra nager dans un océan d'occasions pourvues de chevelures abaloniennes, il ne trouvera pas le moyen d'en saisir une seule, et il déterminera souvent les événements qui le font échouer, alors que celui qui a en lui-même l'idée du succès fait naître, quelquefois d'une façon inconsciente, ceux qui déterminent le succès.

Mais surtout que les parents et les maîtres prêchent d'exemple. L'enfant est extrêmement suggestible. Tout ce qu'il voit faire, il le fait; donc les parents sont tenus de ne donner que de bons exemples aux enfants. Dès que les enfants peuvent parler, leur faire répéter matin et soir, vingt fois de suite, la phrase: "tous les jours, à tous points de vue, je vais de mieux en mieux", qui déterminera chez eux une excellente santé physique et morale.

On aidera puissamment à faire disparaître les défauts de l'enfant et à déterminer chez lui l'apparition des qualités correspondantes, en lui faisant de la suggestion comme il suit:

Toutes les nuits, lorsque l'enfant est endormi, s'approcher doucement de son lit, de façon à ne pas l'éveiller, s'arrêter à environ un mètre de lui et lui répéter quinze ou vingt fois de suite, à voix très basse (en murmurant) la ou les choses que l'on désire obtenir de lui.

Enfin il serait à souhaiter que chaque matin les maîtres fissent de la suggestion à leurs élèves et la façon suivante. Après leur avoir fait fermer les yeux, ils leur diraient: "Mes amis, j'entends que vous soyez toujours des enfants polis, aimables pour tout le monde et obéissants vis-à-vis de vos parents et de vos maîtres, et quand ceux-ci vous donneront un ordre ou vous feront une observation, vous tiendrez toujours compte de l'ordre donné ou de l'observation faite, sans que cela vous ennuie. Vous pensiez autrefois que quand on vous faisait une observation, c'était pour vous ennuier; maintenant vous comprenez très bien que c'est dans votre intérêt seul qu'on vous l'adresse; par conséquent, loin d'en vouloir à la personne qui vous la fait, vous lui en êtes au contraire reconnaissants."

"De plus, vous aimerez le travail, quel qu'il soit; mais, comme actuellement celui-ci consiste pour vous dans l'étude, vous aimerez toutes les choses que vous devez étudier, même et surtout celles que vous n'aimiez pas autrefois. Donc, lorsque vous serez en classe, et que le professeur fera une leçon, vous porterez uniquement, exclusivement votre attention sur ce qu'il dira, sans vous occuper des sottises que pourront faire ou dire vos camarades et surtout sans en faire ou dire vous-mêmes."

"Dans ces conditions, comme vous êtes intelligents, car vous êtes intelligents, mes amis, vous comprendrez facilement, vous retiendrez de même: les choses que vous aurez apprises s'emmagasineront dans un casier de votre mémoire où elles resteront à votre disposition et d'où vous les tirerez au moment du besoin."

"De même, lorsque vous travaillerez seuls, à l'étude ou à la maison, que vous ferez un devoir ou que vous étudierez une leçon, la encore vous porterez uniquement, exclusivement votre attention sur le travail que vous faites, et vous aurez toujours de bonnes notes pour vos devoirs et vos leçons."

Tels sont les conseils qui, s'ils sont bien suivis, donneront des enfants pourvus des meilleures qualités physiques et morales.

LE SERPENT DE MER

Il réapparaît dans les ... chroniques

Extrait d'un article de "Mer et Colonies"

Il faut placer à part les observations de l'animal fantastique dues à trois officiers français.

A. — En juillet 1897, le lieutenant de vaisseau Lagrésille, commandant la canonnière "Avalanche", rencontra dans la baie de Fai-tsi-Long, au large de la baie d'Along, deux animaux serpentiniformes, marchant par ondulations verticales, longs de 20 mètres et ayant un diamètre apparent de 2 à 3 mètres; la tête était relativement petite. Un coup de canon-revolver tira à 600 mètres les fit aussitôt plonger en soufflant dans un furieux remous.

Le 15 février 1898, au même endroit, "l'Avalanche" retrouvait les deux animaux et les attaqua au canon-revolver, à des distances variant de 300 à 600 mètres. Pris en chasse, l'un d'eux marchait plus vite que la canonnière, il cherchait les grands fonds pour plonger. Il était fort visible, soufflait bruyamment. Son corps était gris avec des nageoires noires; la chasse dura une heure et demie sans succès et fut interrompue par la nuit.

Le 24 février 1892, l'"Avalanche", pour la troisième fois, rencontra les deux animaux étranges au même endroit: le commandant Lagrésille avait à son côté le commandant Joannet et huit officiers du "Bayard". La chasse ici ne put durer que trente-cinq minutes. Tous ces officiers furent d'accord pour dire que les deux bêtes avaient au moins 20 mètres de long, une couleur grise et noire, une tête ressemblant à

celle d'un phoque, un corps avançant par hautes ondulations, un dos couvert d'une crête en dents de scie, un souffle bruyant produisant une sorte de vaporisation, mais ni événements ni jet d'eau réel.

Le lieutenant de vaisseau Ligny, présent à cette dernière apparition, a écrit dans une lettre adressée au docteur Neveu Lemaire: "Le doute ne fut plus permis. La bête se présentait sous l'aspect suivant: un corps gros, noir, rond comme celui d'un gros cétacé, puis une partie sinuose n'émergeant pas complètement, mais paraissant relier le corps à la tête. Cette dernière, assez forte, contenant le cou, plutôt de forme ovale et percée de deux trous béants. Enfin une sorte d'épine dorsale rappelant les dents de scie."

Le rapport du commandant Lagrésille a été publié par le "Courrier d'Halphong", le 5 mars 1898 et reproduit par Ramevitz.

B. — Le 25 février 1904, le lieutenant de vaisseau L'Éost, commandant la canonnière la "Décidée", a rencontré en baie d'Along, à la hauteur du rocher La Noix, à 300 mètres de distance, un animal ayant l'apparence d'un serpent aplati, long de 30 mètres, large de 5 mètres, qui bientôt fut vu à 150 mètres à peine.

Equipage et état-major l'observèrent en même temps. Son corps était de coupe hémicirculaire, ne ressemblant nullement à ceux des cétacés, dit le Dr Lowiaz, sa couleur était grise avec taches jaunes marbrées, déclare le timonier breveté Sourimant, et parfaitement lisse, atteste le timonier Léguez.

L'animal plongea tout après de la coupée où le quartier-maître mécanicien Pinand le vit à moins de 40 mètres: il dit que la tête lui parut ressembler à celle d'une tortue, grise, mélangée de jaune avec une peau rugueuse, soit écailles, soit poils, mesurant 0 m. 80 de large environ, et que l'animal plongea en faisant le même bruit qu'un sous-marin. Personne n'a vu de nageoires. L'animal semblait respirer par les narines. Tous les témoins, principalement le fusilier breveté Lecoubert et le gabier auxiliaire Le Gall, en ont noté la progression par mouvements ondulateurs d'une part et d'autre part la tête plus large vers l'arrière que vers l'avant, et plus allongée que celle d'un phoque.

Le rapport du commandant L'Éost au contre-amiral commandant la 2e division de l'escadre de l'Extrême-Orient, a été publié dans le "Bulletin de la Marine marchande" et résumé par la "Nature" (1904, II, p. 94).

C. — Quelques jours auparavant, 12 février 1904, et au même lieu, baie d'Along, le lieutenant de vaisseau Péron, commandant le "Châteauneault", et effectuant des sondages autour du rocher le Crapaud, avait vu fuir un animal singulier, dont le signallement concorde avec l'observation détaillée de la "Décidée".

Les observations des lieutenants de vaisseau Lagrésille, L'Éost et Péron, marquées au coin du sérieux le plus indéniable, impressionnèrent vivement le monde savant. L'Académie des sciences s'en occupa. Et l'attention du public suivit pendant un certain temps.

Mais cette attention avait été si souvent trompée, tant et tant de moqueries s'étaient accumulées sur ce sujet, que bientôt le public se désintéressa.

ESCROQUERIE SANS PRECEDENT

L'étrange affaire des bijoux de la couronne d'Autriche.

Le tribunal fédéral de Genève a dit son dernier mot dans la lamentable histoire de la vente des bijoux de la couronne d'Autriche. Dans les considérants de son arrêt, le tribunal fédéral qualifie cette affaire "d'escroquerie sans précédent". Cette histoire constitue assurément le chapitre le plus dramatique de la vie du malheureux Charles d'Autriche, victime expiatoire des fautes commises pendant des siècles par la dynastie des Habsbourg.

Lorsque l'empereur Charles passa en Suisse, il avait pu emporter avec lui les bijoux de sa famille et ceux de l'impératrice. Parmi ces bijoux il y en avait qui formaient le trésor de la couronne de Hongrie: une partie seulement avait été achetée par des parents ou des ancêtres directs de l'empereur et roi. On les avait estimés à trente millions de couronnes-or. Un diadème, appartenant à l'impératrice Zita, avait, par exemple, quatre diamants roses; or, on ne connaît que huit diamants roses dans le monde. Jusqu'à la veille de sa dernière tentative en Hongrie, Charles put résoudre le problème de l'existence par une série d'emprunts, et la magnifique réserve de bijoux n'avait pas été entamée.

Au moment de monter en aéroplane pour tenter de conquérir son trône de Hongrie, Charles laissa son précieux dépôt en

consigne à son intendant, le baron Steiner. Avant de partir, le souverain lui recommanda de ne pas faire la moindre opération sur ses bijoux, sans une autorisation écrite signée par lui.

Quelques jours après la tentative de Hongrie avait échoué, et Charles et Zita furent embarqués sur un navire allié et transportés à l'île Madère. Aussitôt l'échec connu, les créanciers assiégèrent l'intendant. Tous exigeaient d'être immédiatement payés. Le baron Steiner perdit la tête, et par défaut d'un ordre signé de Charles, il se fit autoriser par une tante de l'ex-empereur à vendre les bijoux.

Quelques heures suffirent pour amorcer l'opération. Un trio de bijoutiers s'offrit à chercher des acheteurs. Le trésor leur fut remis moyennant le paiement, à titre d'avance, de trois cent mille francs. Une partie des bijoux passa la frontière; les autres restèrent en Suisse, où on les vendit rapidement. Mais, malgré tous les efforts, l'intendant ne fut pas capable d'obtenir une partie du produit de la vente. Les trois vendeurs prétendaient avoir été trompés par des intermédiaires. A la fin, ils se brouillèrent entre eux. Une plainte discrète fut présentée aux magistrats suisses, qui firent ouvrir une enquête.

Pendant ce temps, le souverain déchu s'était installé à Madère avec ses enfants et sa femme, dans une villa assez coûteuse, que les Alliés avaient louée à son compte. Charles dut songer à pourvoir lui-même aux nécessités de la vie. Ne pouvant quitter son exil, il chargea l'impératrice Zita, qui allait en Suisse, de rapporter discrètement les bijoux.

On peut supposer aisément quelle fut la douloureuse surprise de Zita lorsque, arrivée à Genève, elle apprit que les bijoux avaient disparu et que les trois cent mille francs avancés par les usuriers avaient suffi à peine à payer les dettes sur place. La malheureuse rentra à Madère désespérée.

L'épilogue de cette lamentable histoire a été raconté par un des derniers fidèles du souverain. Lorsque Charles, à l'arrivée du bateau ramenant sa femme dans la baie du Funchal, fut échangé avec Zita les premiers mots, une pâleur soudaine envahit sa figure. Les témoins purent voir les yeux de l'impératrice se remplir de larmes. Le jour suivant, le couple impérial et leurs enfants quittaient la luxueuse villa pour aller s'installer dans une maisonnette à l'aspect misérable, aux portes fermant mal et dont plus d'une fenêtre n'avait pas de vitres.

Quinze jours après, l'unique dame de compagnie de Zita écrivait à une amie: "L'empereur Charles a vieillit avec une rapidité extraordinaire. Il a des cheveux blancs. Lorsque je le vois tourner dans le petit jardin attaché à notre maison, comme un lion dans sa cage, sans jamais trouver de repos, j'éprouve un serrement de cœur. L'état de l'impératrice me donne encore plus de soucis: elle attend un enfant pour le mois de mai et elle n'aura personne pour la soigner. Il fait un froid terrible ici et nous n'avons ni bois ni charbon. Notre situation est véritablement triste. L'argent dont nous disposons ne suffit à rien."

Atteint de bronchite et de pneumonie, l'ex-empereur s'éteignit une semaine plus tard.



Fondée en 1786

LA BIÈRE MOLSON

La bière que votre arrière grand-père buvait

Demandez-la

La saisissement de l'amour!!!

Les FEMMES AIMENT-ELLES mieux

Le tressaillement du toucher humain!

UNE FEMME DEVIENDRAIT. ELLE ANNONCER POUR UN COMPAGNON?

Pourquoi une fille devrait-elle se marier avant 18 ans et l'homme avant 21?

Le mariage, le divorce, l'amour, Eugénisme, contrôle de la naissance, l'hygiène des sexes, etc., etc.

LA MANIÈRE DE FAIRE UN MARIAGE HEUREUX ET D'ATTEINDRE LE BONHEUR

Ces sujets ne sont que quelques-uns dont traite le "Fold Magazine", la plus grande publication des amoureux de l'Amérique. Spécialement publiée pour ces problèmes.

Envoyez 10c. pour COPIE ECHANTILLON et information complète à propos de notre club amical.

Prix d'abonnement maintenant seulement que 75c. par année; 3 ans pour \$2.00.

Cette offre spéciale est faite afin d'augmenter la circulation du "FOLD" et n'est bonne que pour une courte période. Chaque abonnement comprend une entrée gratuite dans notre club amical, comprenant des milliers de membres (des deux sexes) dans tous les Etats et Villes.

Envoyez 75c. avec votre nom et adresse au

"FOLD" MAGAZINE, 1151 Broadway, New-York.



NOUS SOMMES LES DISTRIBUTEURS DE "GARRETT & CIE, Inc. VIRGINIA DARE VERMOUTH.

Pour introduire cet excellent breuvage non-alcoolique.

PRIX SPECIAL, \$11.00 POUR 12 PINTES, ECRIVEZ POUR NOTRE DERNIER CATALOGUE MALLE GRATIS. DEMANDEZ NOS OFFRES SPECIALES. Informez-vous de notre Vinobar. Quelque chose de bien.

"MONTREAL BOTTLERS CORP." 129 E. 59ème rue, New-York, ville

AVOCATS

Beaugregard, H., Entr. General Edifice Power. Tél. Main 4108

ALBAN GERMAIN, C.R. 92 Notre-Dame Est 20 ins. 16 s. Tél. Main 901

S. W. JACOBS & PHILLIPS, AVOCATS 83 CRAIG OUEST Main 4410

PAUL LANCTOT AVOCAT 30 S.-Jacques. Tél. M. 2148.

ROLAND MAILLET Edifice "LA SAUVEGARDE" Main 2686

Mathieu A. PAPINEAU avocat 120 St-Jacques. Tél. Main 2370

Perron, Taschereau, Blinfort, Vallée & Genest, avocats, 11 PLACE D'ARMES. Main 6200

Cartes d'affaires BEDARD, RODOLPHE EXPERT-COMPTABLE Membre de l'Institut des Comptables 76 RUE SAINT-DENIS Tél. Est 393.

NUMANIAN & DESROSIERS Courtiers en Assurances 232 RUE ST-JACQUES Montréal. Tél. Main 3983. Tél. Main 4000

TURCOT LIMITE Couvreur en gravure, une copierne PLOMBIER-STEAMPISTER 1681 rue CLARK. ST-LOUIS 89

"L'Autorité" est publiée et éditée par "L'Autorité Co." L'imprimerie Le Matin, Limité, en est l'imprimeur.

DOCTEURS

Dr A. BERG MANIN, des hôpitaux militaires vénériens, France, Angle, terre. Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9. Tél. Est 6958. 291, rue St-Denis

INSTITUT DE MASSAGE. Garde-Maladies, Parisiennes, Bains chauds et massages. Traitement Électrique. Apr. 3, 253 Sherbrooke Ouest. Heures, 12 a.m. à 11 p.m. Dimanche, 2 a.m. à 6 p.m.

La noblesse d'Ecosse

En épousant lady Elisabeth Angela Marguerite Bowes-Lyon, le duc d'York, second fils du roi George V, allié à la Maison Windsor une des plus anciennes familles de cette noblesse écossaise qui s'enorgueillit de posséder peut-être le plus vieux parchemin du monde (foodal). Car n'est-ce pas un Écossais, le comte de Mar, qui, montrant une chartre trouvée dans l'abbaye de Scone, prouve que son titre a neuf cents ans d'âge? A ce titre, dont l'authenticité a été reconnue par les généalogistes d'Edimbourg et de Londres, aussi perspicaces et sévères investigateurs que le furent notre d'Hoziere et notre Chérin, les comtes de Mar n'ont jamais voulu superposer un titre anglais. Ils sont tels que les a faits leur ancêtre. A tout autre honneur, ils ont préféré rester "les premiers comtes d'Ecosse". Tels en France furent les Montmorency qui, si longtemps, trouvèrent sans égal le titre de premier baron de la chrétienté, et tel encore ce sire de Coucy qui superbement disait: "Roi ne puis, duc ne daigne".

La fiancée du duc d'York appartient à une lignée de seigneurs écossais dont un membre se manifesta dans l'histoire au commencement du quinzième siècle en donnant à son roi la preuve d'un dévouement qui pour lui-même était plein de pérille. Ce seigneur, qui s'appelait Lyon, servait dans le parti des ducs d'Albany. Ces ducs, la branche cadette de la dynastie des Bruce, s'étaient emparés de la régence pendant la maladie du roi Robert III qui était tombé en démence, et ils avaient pris le parti de la France qui faisait alors cette guerre qu'on appelle de "cent ans", bien qu'elle en ait duré au moins cent quinze. C'est la politique plus que le sentiment, naturellement, qui avait mis les Albany du côté de la France. Le roi de France était l'ennemi du roi d'Angleterre. Ce dit roi d'Angleterre était bien loin de se déclarer l'ennemi de l'Ecosse, mais il l'aimait trop d'indiscrète et déplaçante manière puisqu'il voulait l'annexer. Ayant à se défendre contre la même convoitise que celle qui menaçait les Capétiens de France, les Bruce d'Ecosse envoyèrent sur le continent des gens d'armes pour batailler contre l'ennemi commun. Ainsi qu'il est juste, l'Anglais rendait à l'Écossais hostilités pour hostilités; il lançait des bandes de ravageurs par-dessus les frontières d'Ecosse et en bloquait les côtes. Un jour de l'an 1406, un bateau anglais qui piratait sautait un voilier écossais sur lequel se trouvait un prince appelé Jacques, troisième fils de Robert le Fou.

Par un bonheur bien étonnant en ces âges cruels, le jeune captif ne fut pas mis à mort. On l'éleva même avec soin et, après dix-huit ans, on le rendit. Or qu'il pût venir régner à Edimbourg sous le nom de Jacques Ier, contre promesse d'une rançon de 60,000 marks, disent les uns, de 40,000 livres sterling, disent les autres. Le paiement de cette somme extorquée ne fut pas fait au comptant, et, selon l'usage du temps, le roi d'Angleterre demanda des otages dans la vie lui garantirait la bonne foi et l'exactitude de son débiteur. Un de ces otages fut le seigneur Lyon qui, quelque vingt ans après, ayant été à son tour rendu à la liberté, reçut le titre de baron de Glamis, que porte encore l'héritier du chef de la maison. C'est l'ancêtre de lady Elisabeth qui dans quelques mois sera duchesse d'York. La fortune des Lyon, qui avait eu pour point de départ l'acte chevaleresque de l'otage volontaire, faillit être arrêtée quand la veuve du cinquième lord fut accusée d'avoir jeté des sortilèges maléfiques au roi Jacques V.

Elle avait, disait un délateur, confectionné une statuette en cire à laquelle elle avait donné le nom du roi. Dans cette statuette, à la place où aurait pu se trouver le cœur, elle avait enfoncé une aiguille. Ce faisant, elle avait récité une fervente prière pour que le roi fût soustrait par la mort aux tentations qui menaçaient son âme de perdition. Au quinzième siècle, on croyait encore que de telles manigances si absurdes pouvaient avoir un effet funeste sur celui contre lequel elles étaient intentionnellement dirigées. Lady Glamis, victime de cette grossière superstition, fut brûlée vive. Son fils, le troisième héritier du nom, pour avoir assisté à la scène où sa mère avait amalgamé si coupablement le régime au sacrilège fut condamné lui aussi à la peine de mort. Pour une raison ignorée, il obtint un sursis. Ainsi, le délateur, qui était un imposteur, eut le temps de réfléchir à l'horreur de son crime. Il n'eut pas le temps de réfléchir à l'horreur de son crime. Il n'eut pas le temps de réfléchir à l'horreur de son crime.

Ministère de la Voirie
SOUSSIONS
Route Lévis-Rimouski. Ville de Lauzon. Route Québec-St-Siméon. Ville de Giffard.
Des soumissions faites sur des formules fournies par le ministère de la voirie et mises dans des enveloppes portant les mots: "Soumission", ou, selon le cas, route Lévis-Rimouski ou route Québec-St-Siméon, seront reçues au bureau du ministère de la voirie en la cité de Québec, hôtel du gouvernement, jusqu'à une heure de l'après-midi, mardi le vingt-sept (27) mars 1923 pour la construction de la route Québec-St-Siméon, dans la municipalité du village de Giffard, comté de Québec, macadam à l'eau arrosée d'huile, et pour la construction de la route Lévis-Rimouski, dans la municipalité de la ville de Lauzon, comté de Lévis, pavage en béton, 9,040 pieds et macadam à l'eau arrosée d'huile, 20,760 pieds.
J. L. BOULANGER.
Sous-ministre.
Québec, 3 mars 1923.

fleur. Avec les siècles, cet arbre crut en hauteur et en diamètre. En 1606, le comté de Kinghorne, puis en 1677 le comté de Strathmore et d'autres seigneuries furent conférés au comte de Glamis. Ces titres se superposèrent au nom patronymique qui d'abord avait été Lyon, puis qui, par le mariage de l'un des Strathmore avec l'héritière de la famille Bowes, était devenu Lyon-Bowes. Peu à peu même ce deuxième nom passa au premier rang et quand, il y a quelques quarante ans, l'héritier de "l'otage", le comte écossais de Strathmore et Kinghorne (ce dernier nom doit se traduire "Corne du roi") désira un titre qui lui donnât, de droit, accès à la Chambre des pairs, c'est sous le nom de baron Bowes qu'il l'obtint, en 1887, pour lui-même et pour ses descendants.

Telle est la famille de la future belle-fille des souverains anglais. Elle a les caractères de cette noblesse écossaise si fière de son passé, si particulariste, et qui, ne recevant plus, comme la noblesse du Royaume-Uni, de nouvelles recrues, va lentement s'éteignant. L'acte d'union des deux couronnes d'Ecosse et d'Angleterre est de 1705. Il stipulait que les lords d'Ecosse éliraient seize d'entre eux pour prendre siège à la Chambre des pairs. Deux cent dix-huit ans se sont écoulés et chaque fois que le peuple est appelé à élire une nouvelle Chambre des communes, les descendants des anciens chefs de clans d'Ecosse se réunissent comme ils l'ont fait la première fois sous la reine Anne, pour choisir toujours le même nombre de représentants à la noble assemblée de Westminster. Si le nombre des élus ne varie pas, le nombre des électeurs diminue. Ils ne sont plus que quatre-vingt-sept, dont les moins anciens dans leur ordre y sont depuis plus de deux cents ans. Le premier baron d'Ecosse, Forbes, est de 1445, le dernier, Polwarth, est de 1690; le premier vicomte, Falkland, est de 1620, le dernier, Dunblane, est de 1675; le premier comte (après Mar), Crawford, est de 1398, le dernier, Hoptoun, de 1703; le premier marquis, Huntly, est de 1599, le dernier, Lothian, de 1701; le premier duc, Hamilton, est de 1648, le dernier, Roxburgh, de 1707. De ces quatre-vingt-sept électeurs, la minorité seulement est éligible. C'est que cinquante d'entre eux se sont fait conférer, comme le comte de Strathmore et Kinghorne, des pairies britanniques héréditaires. Les seize élus doivent donc être pris parmi les trente-sept seigneurs écossais qui n'ont pas encore voulu être transplantés en sol anglais. Dans un siècle, à quel nombre seront réduits ces trente-sept? Seront-ils assez nombreux pour que les seize sièges attribués à l'élection puissent être occupés? Mais dans cent ans y aura-t-il encore une Chambre des lords?

MERMEIX.
DES GENS QUI SAVENT MANGER
Au village de Hunsbach en Alsace avait lieu récemment une nocce. A cette occasion les parents de la mariée avaient tué un boeuf, une vache, deux veaux, deux porcs de taille respectable et 38 livres. On avait battu 1,400 oeufs et on avait utilisé 40 livres de beurre. Un four entier était rempli de "kugelhoppf", biscuits servant de dessert!...
Les invités s'acquittèrent avec tant d'entrain et de vigueur de leur tâche que le soir du mariage les maîtres de maison constatèrent que les buffets étaient quasi vides; et d'urgence il fallut abattre un boeuf et un veau pour s'assurer quelques petits suppléments...

Au dernier banquet des pompiers de Saint-X... sur Loire, le capitaine se lève, au dessert, et la main sur son cœur:
—La reconnaissance, mes chers camarades, nous fait un devoir de porter un toast à monsieur le maire, dont la libéralité a mis cent mètres de tuyaux neufs dans notre corps.

ECONOMIQUE à l'usage

"SALADA" ORANGE PEKOE BLEND

est un thé vraiment délicieux. Saveur la plus délicate. Demandez-le à votre épicière—43c. la demi-livre.

UN HOMME D'AFFAIRES QUI DÉFEND LE LATIN

"Le retour aux études latine semble une nécessité", déclare M. Huyard, président de la Chambre de Commerce de Bordeaux.

LA CLARTE FRANÇAISE

Depuis plusieurs années, une certaine froideur se manifestait à l'égard de l'étude du latin. L'avance matérielle, prise pendant la guerre, par quelques-uns de ceux qui n'avaient point reçu le parachèvement intellectuel de la culture ancienne, apportait un argument favorable à la chose qui réclamait une formation "uniquement pratique" de la jeunesse.

C'était une erreur, qui en se prolongeant, pouvait mettre en péril tout le passé d'influence morale de suprématie intellectuelle que la France ne peut abandonner. Des voix se sont élevées demandant pour nos jeunes générations une formation plus en rapport avec l'esprit latin de notre race.

Parmi ces avis émanant de sommités françaises de tous ordres, ne faut-il pas prêter une attention très particulière à ceux qui donnent le commerce et l'industrie. Pour des raisons, qu'il est inutile de développer ici, nous inclinons vers l'affirmative et nous croyons intéressant de rapporter l'opinion d'un industriel de grande envergure, M. Etienne Huyard, président de la Chambre de commerce de Bordeaux et de la région économique du Sud-Ouest. Nous donnons donc des extraits d'un discours qu'il prononça dernièrement à l'une des réunions de la Compagnie.

"Il semble, a dit l'orateur, que notre pays commence à comprendre quel risque grave lui fait courir la disparition prématurée d'une élite intellectuelle, fauchée par la guerre, et qu'il s'en émeuve grandement. Jamais ne lui est apparue plus nette cette vérité que son action sur le monde s'est affirmée par la maîtrise que depuis trois siècles la culture française exerce sans défaillance.

"Or, l'élite, chez nous, a toujours été nourrie d'études latines; c'est dans ce fonds si riche qu'elle a trouvé ses meilleures armes."

S'inspirant d'une pensée d'Anatole France, M. Huyard rappelle que "tous ceux qui, dans notre pays, ont pensé fortement, avaient appris à penser en latin et qu'en ignorant le latin on ignore la souveraine clarté du discours." L'influence morale et artistique de la France est faite, avant tout, de clarté.

Pour le président de la Chambre de commerce de Bordeaux, il ne suffit pas d'avoir éclairé les idées, il les faut encore ordonner logiquement. "Il faut apprendre à composer, poursuit-il, c'est-à-dire à reconnaître la place où acquiescent et conservent toute leur force l'argumentation et les documents qui doivent faire triompher notre thèse et apporter dans l'esprit de ceux qui nous lisent ou nous écoutent cette certitude à laquelle la raison ne résiste pas.

"Il y a là tout un art difficile, qui exige une souplesse d'intelligence, une sûreté de jugement que la nature ne connaît pas et que donne, seule, l'étude patiente et obstinée."

Ceux qui ne pénètrent point toute l'utilité intellectuelle du latin, demandent avec scepticisme si les études latines paient la dépense de temps et de travail qu'elles réclament. Voici la réponse de M. Huyard:

"On n'en saurait douter, si l'on admet avec nous que le but véritable de l'instruction est, proprement, d'apprendre à apprendre, c'est-à-dire de nous doter d'une méthode, d'une discipline qui nous permettent, un problème étant posé, d'en rechercher et d'en trouver la solution raisonnable, sans compter sur l'aide hasardeuse des circonstances ou de l'inspiration. Et c'est dire, singulièrement, que les études latines sont plus qu'à tous autres nécessaires aux commerçants et aux industriels."

La méthode et la discipline permettant la bonne ordonnance des pensées, il faut les mots qui les traduisent.

"Car, lirons-nous plus loin, l'expression que revêtent nos idées est aussi importante que nos idées mêmes. Or, le français est né du latin. Comment en aura-t-on la maîtrise si l'on ne remonte pas constamment à la source d'où il est venu jusqu'à nous? Où sera la règle? Qui empêchera la fantaisie de se donner fiévreusement carrière? Chacun parlera sa langue et nul ne parlera la langue de tous. C'est, hélas! ce que nous voyons trop souvent aujourd'hui.

"Nos administrateurs, nos organisations sportives usent d'un vocabulaire que les seuls initiés possèdent. Quant à nos savants et à nos ingénieurs, il conviendrait, le plus souvent, qu'ils fissent précéder leurs rapports d'un lexique.

"Ainsi sont compromises la beauté et la dignité du langage français. Un voile est jeté sur la pensée nationale, dont le rayonnement naissait de sa clarté même."

Retenons cette déclaration: "En définitive, le retour aux études latines semble une nécessité. Nul, plus que nous, industriels et commerçants, ne doit le souhaiter, puisque nul, plus que nous, n'a besoin de comprendre et d'être compris."

L'orateur appuie du témoignage de savants tels qu'Henri Poincaré et Edouard Le Roy, d'hommes d'affaires tels que M. Guillain, ancien ministre du commerce, d'industriels, comme M. Mariage, président de l'Association des anciens élèves de l'Ecole Centrale, dont il cite cette affirmation:

"Si, même, on ne s'en tient qu'à des raisons terre à terre, notre service de placement vous dira que les humanités ont une valeur marchande, si j'ose dire. Il est fréquent, en effet, que les chefs d'industrie, même de petites industries, pour constituer leurs cadres, donnent la préférence à l'ingénieur pourvu de son baccalauréat de l'enseignement classique."

Aux siècles passés, c'était l'heureux privilège du Français d'être tenu pour seul capable de rendre avec netteté les nuances les plus subtiles. Le latin était alors enseigné avant même le français!

Depuis, nous avons négligé de donner l'effort pénible mais nécessaire! Nous avons insuffisamment défendu la clarté de la langue, laquelle, se faisant chaque jour plus incertaine, recule devant les langues étrangères. Et ce recul est sensible surtout depuis l'abandon de la culture classique.

Sans attribuer aux études latines une valeur exclusive pour la formation des esprits et la rénovation économique du pays, M. Huyard pense "que les humanités, après avoir armé l'élite nationale, dans le passé, contribueront à nous donner les générations qui, après la tourmente glorieuse, restitueront à la France la place qui lui revient parmi les nations: la première."

C'est là la conclusion d'un discours fort goûté par les membres de la Chambre de commerce de Bordeaux. Très certainement, tous ceux qui ont le souci de la tradition morale et intellectuelle de la nation française, ont été grés à M. Huyard de l'avoir prononcé et nous espérons que de souligner le choix heureux des arguments de son discours nous servira pour appuyer sa thèse.

P. JIEL.

La magie des nombres

Les nombres sont-ils composés suivant des lois mystérieuses susceptibles d'exercer des influences favorables ou néfastes sur la destinée des hommes?

Les cabalistes, anciens et modernes, répondent affirmativement à cette question. A l'appui de leur doctrine, ils invoquent l'autorité d'Aristote et de Pythagore et trouvent des arguments justificatifs jusque dans les écritures sacrées.

Rappelons-nous, par exemple, qu'un des versets les plus connus de l'Apocalypse est une véritable énigme cabalistique posée par l'écrivain de Patmos: "C'est ici la sagesse. Que celui qui possède l'intelligence comprenne et compte le nombre de la Bête, car c'est aussi le nombre d'un homme... et ce nombre est 666."

Notre confrère Francoeur notait dernièrement la funeste répétition du nombre 14 dans la carrière de l'aviateur Poiré, qui vient de s'abattre à vingt kilomètres de Paris, après avoir tant de fois échappé à la mort en terre étrangère, pendant la guerre.

Et vraiment, les deux premiers accidents semblent bien avoir été prémonitoires de la catastrophe finale, car la répétition signalée par Francoeur porte non seulement sur le quantième, mais encore sur le mois lui-même.

Ce fut le 14 novembre 1915 que Poiré, alors sur le front russe, fit une première chute terrible. L'année suivante, en 1916, ce fut encore le 14 novembre qu'il faillit être carbonisé en plein vol, son réservoir d'essence ayant pris feu.

Enfin, le 14 novembre 1922 fut le terme de sa trop courte carrière. A cette date vraiment néfaste, le hardi pilote de l'air s'écrasait sur le sol de France, alors qu'aucun des dangers qui avaient si souvent mis sa vie en péril ne semblaient plus exister.

Or, il est facile de trouver



GIN MELCHERS CROIX D'OR
L'«Etoffe du pays» la boisson saine qui réchauffe le «Canayen».
Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral.
Le Gin le plus pur qui existe. Rectifié quatre fois, vieilli en entrepôt.
3 GRANDEURS DE FLACONS GROS - MOYENS - PETITS.
THE MELCHERS GIN & SPIRITS DISTILLERY COMPANY, LIMITED, Montreal.

d'autres exemples de l'influence fatidique du nombre 14.

Le marquis Pierre de l'Estoile, contemporain de Henri IV et de la Ligue, homme érudit et nullement superstitieux, note dans son "journal" ces curieuses observations:

Le Béarnais naquit le 14 décembre 1533, 14 siècles, 14 décades et 14 ans après Jésus-Christ. La somme des chiffres composant le millésime 1533 donne le nombre 4, qui semble régir la destinée de Henri IV, car on le retrouve dans la plupart des grands événements jalonnant sa vie. Son nom, Henri de Navarre, est composé de 14 lettres. Il fut blessé 14 jours après son anniversaire, en 1594, par Jean Châtel. Il avait abjuré le protestantisme en 1593, date dont la somme des chiffres composants est de 28, c'est-à-dire de deux 14. Il fut sacré à Chartres en 1594. La victoire d'Ivry fut remportée le 14 mars. Le Dauphin naquit le 28 septembre (deux fois 14) et fut baptisé le 14 août de l'année suivante. Enfin, le roi fut assassiné le 14 mai de l'année 1610 (1610 égale 115 fois 14) et Ravaillac fut exé-

cuté 14 jours après son crime.

Veut-on d'autres analogies? Toute la maison des Bourbons semble avoir été soumise à l'influence du nombre 14.

Louis XIII tint les Etats Généraux en 1614, c'est-à-dire 13 ans après la mort de son père. Dans la vie de ce roi, un autre multiple du 14 ans, il mourut le 14 mai 1643, date qui nous fournit encore le nombre 14 par sommation de ses chiffres.

Quant à Louis XVI, il convoqua les Etats Généraux la 14e année de son règne. Dans la vie de ce roi, un autre multiple du nombre premier 7 joue également un rôle remarquable. En effet, le gala nuptial de Louis XVI fut célébré à Paris un 21, de même que le gala de naissance du dauphin fut célébré à l'Hôtel de Ville le 21 mai 1785, dont la somme des chiffres est de 21. L'arrestation de la famille royale à Varennes fut effectuée le 21 juin et le roi fut décapité le 21 janvier.

Enfin la Restauration des Bourbons a pour date 1814, qui donne encore 14 par la sommation de ces chiffres.

Il serait facile de multiplier

des exemples et de retrouver dans notre histoire nationale des rencontres et des coïncidences assez curieuses pour être citées.

Est-il plus logique de les attribuer au hasard que de croire à une sorte d'enchaînement mystérieux des événements, soumis aux lois cachées des nombres?

Ces lois, si tant est qu'elles existent, de grands esprits ont essayé d'en fixer les principes en recourant à la science du symbolisme et de l'analogie.

Certes, cette étude ne manque pas d'intérêt, car il en résulte une sorte de philosophie fataliste, dont la pratique permettrait d'accueillir les contingences adverses sans trop de révolte ou d'amertume, ce qui n'empêcherait nullement, d'ailleurs, de mettre tout en oeuvre pour maîtriser les événements.

Il en est, en effet, des nombres comme des astres, au dire des anciens hermétistes: "Inchilant", ils prédisent peut-être, "sed non necessitant", mais ils ne contraignent pas... Henri Decharbogne.

Soyez Donc Convaincus
Que des bonnes dents saines dépendent votre Santé et votre Bonheur
Nos bureaux sont MUNIS de tous les PERFECTIONNEMENTS les plus MODERNES en fait de DENTISTRIE et que par conséquent nous EXECUTONS tous VOS TRAVAUX DENTAIRE avec une DELICATESSE telle que vous en êtes plus que satisfaits.
N'oubliez pas aussi que ces TRAVAUX sont EXECUTES par des DENTISTES DIPLOMES avec la plus grande DISTINCTION et sous l'HABILE DIRECTION d'un DENTISTE EXPERT DE RENOM.
REDUCTIONS SENSATIONNELLES POUR LE PRINTEMPS
TOUS NOS TRAVAUX SONT GARANTIS PAR ECRIT.
ARGENT REMIS, si vous n'êtes pas SATISFAITS
UN DENTIER GARANTI HAUT OU BAS \$5 chacun
PONT EN OR, \$5.00 PAR DENT
Nous battons tous les records comme prix raisonnables et qualité supérieure.
Extraction et traitement des dents absolument SANS DOULEUR à l'aide de notre fameuse KILCAINE.
Venez le matin et votre travail sera terminé le même soir.
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN, Inc
Fondé en 1898 24 années de succès
162 ST-DENIS, MONTREAL
En face de l'Université Laval.
Heures de bureau: 9 hrs A.M. à 9 hrs P.M. Dimanche: 2 à 4 P.M.

IL NY AURA PLUS DE SOURDS

Londres, 10. — La téléphonie sans fil vient d'accomplir une nouvelle merveille, elle a fait entendre les sourds.

Inspirés par la nouvelle qu'un vieillard âgé de 77 ans et sourd depuis 30 ans, avait pu entendre avec l'appareil d'un de ses amis, les savants ont poursuivi une série d'expériences à la Maison Marconi, où Harry Shwer, âgé de 12 ans et sourd depuis sa naissance a entendu de la musique et la voix humaine pour la première fois.

On a placé l'enfant devant un appareil haut-parleur par lequel on avait transmis un air de danse. L'enfant a tout de suite entendu la musique et commencé à battre la mesure avec le pied. On a découvert qu'il entendait d'une oreille, mais pas de l'autre. Deux compagnons d'une maison de sourds ont aussi été soumis à l'expérience. L'un a entendu la musique, l'autre n'a rien entendu.

Le Dr MacLeod Yearsley, fameux spécialiste pour les oreilles, a déclaré que le fait que Shwer pouvait entendre d'une oreille et pas de l'autre, prouvait qu'il avait conservé un reste de puissance auditive que les expériences avec le diapason n'auraient jamais révélé.

"Ce qu'il y a de plus beau dans cette découverte, a dit le Dr Yearsley, c'est la possibilité qu'elle nous fait espérer de pouvoir réduire les sourds par le moyen du radio. Toutefois, les cas de surdité sont individuels."

LE FRANCAIS EST LE MEILLEUR

New-York, 10. — Parmi les passagères du "Chicago", arrivé hier dans notre port, se trouvait la comtesse de La Lere Hambique, connue au théâtre, sous le nom de Martha Noël, et qui a joué dans "The Jest" avec Barrymore. Cette actrice qui revient de France, a fait les plus grands éloges des Français, et quoique fiancée à un professeur américain, elle n'a pas craint d'affirmer que, selon elle, il n'y a avait pas d'hommes au monde capables de rivaliser avec les Français aux points de vue chevaleresque et du respect envers la femme. — "Oui, continua-t-elle, nos jeunes filles américaines ne savent pas ce qu'est la grâce et l'amabilité des Européennes. Celles qui ont séjourné en Europe ne les ont pas comprises. Elles se sont trompées sur la sincérité de leur attitude, ignorant que chez l'Européen la dévotion à la femme est comme une seconde nature.

"L'Européen est très galant. Il suffit de savoir le comprendre."

UN POLITICIEN PRO-BOCHE

Londres, 10. — La justice britannique s'occupe en ce moment d'une affaire qui pourrait devenir sensationnelle.

Il s'agit d'un procès dans lequel le plaignant réclame une somme considérable pour avoir été frustré dans une transaction qu'il avait négociée avec le gouvernement. "Par cette transaction, dévoile le "Raymond's News Paper", un homme politique considérable aurait reçu la promesse d'une somme se montant à environ 250,000 livres sterling, pour des services qui devaient consister à user de toute son influence pour amener le gouvernement britannique à soutenir le point de vue allemand dans l'affaire de la Haute-Silésie."

Plusieurs firmes importantes se trouveraient impliquées dans ces marchandages.

LA DISPOSITION DU BRUIT

Paris, 10. — Le professeur A. M. Low a déclaré à un représentant du "Daily Herald":

—Le bruit est le cauchemar de la civilisation moderne.

Partant de ce principe, le professeur a cherché à emprisonner le bruit pour le rendre moins perceptible et, par suite, moins incommode à l'oreille de ses contemporains. Il a trouvé le moyen, grâce à une méthode de photographie des sons, d'adoucir le bruit que l'on entend dans le tube du Métropolitain. Il se préoccupe actuellement d'atténuer le bruit des autobus. Il se propose ensuite d'étudier le moyen de supprimer, ou tout au moins de rendre beaucoup moins sensibles, les bruits de toutes sortes que le machinisme répand dans notre monde industriel.

SOUVENIR D'HISTOIRE RELIGIEUSE

Douai, 10. — En démolissant, à Douai, le quartier Durutte qu'occupait, en dernier lieu, le 15e d'artillerie, on démolit un ancien collège anglais où se réfugièrent, en 1568, des lettrés catholiques qui fuyaient les persécutions de la reine Elisabeth.

C'est à Douai que ces docteurs, sous la direction du cardinal Allen, traduisirent la Bible en anglais. Ils voulaient montrer aux protestants que les catholiques ne craignent pas de recourir aux sources de la doctrine chrétienne.

Cette Bible de Douai est restée la Bible officielle des catholiques anglais. On dit que, dans les sous-sols du quartier Durutte, on trouvera peut-être un trésor car, en 1793, quand les Anglais furent chassés de Douai par les révolutionnaires, ils enterrèrent des caisses d'objets sacrés parmi lesquels deux précieuses reliques: le cilice de Thomas Beckett et la barrette de saint Charles Borromée.

UN NOUVEAU CAS DE DIVORCE

Berlin, 10. — Au cours de la discussion, au Reichstag, du projet de loi tendant à donner aux femmes l'accès aux fonctions judiciaires, une proposition significative a été formulée par un député antiféministe.

Il s'agirait de permettre au mari d'une femme-justice, ayant eu à connaître de "causes où la pudeur est offensée" de demander aussitôt le divorce.

Qu'un tel amendement ait pu être sérieusement déposé, cela prouve assez que, malgré l'électorat et l'éligibilité accordés aux femmes en Allemagne, le féminisme n'y est pas encore pleinement victorieux.

LE PLAN KIRDORF

Dans le "Lokal Anzeiger", le journal qui leur annonça la mobilisation générale en 1914, les Berlinois trouvaient dernièrement une interview de M. Kirdorf. Qui est M. Kirdorf? M. Kirdorf n'est pas seulement un des magnats de l'industrie allemande; il est, en outre, pour ainsi dire, un des patriarches. Depuis cinquante ans qu'il existe la puissante société minière et métallurgique de Gelsenkirchen, M. Kirdorf est l'un des hommes qui la dirigent. Dès 1880, elle devenait la plus importante entreprise minière du Reich. A partir de 1907, donnant l'exemple des "concentrations verticales", elle s'adjoignait des établissements métallurgiques. Peu à peu, la société de Gelsenkirchen, ne se bornant plus au bassin de la Ruhr où elle avait pris naissance, s'étendait à la région d'Aix-la-Chapelle, au grand-duché de Luxembourg, à la Lorraine annexée. Pendant la guerre, les ambitions de M. Kirdorf grandirent encore. Il fut le signataire le plus notable de la fameuse pétition que 182 industriels et commerçants, 352 professeurs d'universités et d'école supérieure, 145 hauts fonctionnaires, 18 généraux ou amiraux, etc., adressèrent le 20 juin 1915 au chancelier de Guillaume II.

Puisque M. Kirdorf nous en donne l'occasion aujourd'hui, rappelons quelques passages de cette pétition. Décrivant les conditions de paix qu'il fallait dicter à la France, M. Kirdorf et ses amis écrivaient: "Il faut faire tout notre possible pour conquérir une partie des côtes septentrionales de la France, sur la Manche, afin d'avoir une sécurité stratégique plus complète vis-à-vis de l'Angleterre et afin d'obtenir un meilleur accès aux différentes mers du monde."

M. Kirdorf et ses amis demandaient qu'on annexât à l'Allemagne toute une bande de territoire français, depuis la Manche jusqu'à Belfort. Mais ils entendaient qu'on n'accordât "aucune influence dans le Reich" aux populations ainsi incorporées. Ils ajoutaient: "Il est nécessaire, en outre, d'imposer sans ménagement une grande indemnité de guerre à la France — et en première ligne, parmi tous nos ennemis, à la France, — quelque saignée que les finances de ce pays aient déjà subie..."

En ce qui concerne la Belgique, le programme de M. Kirdorf et de ses amis était bien simple: "La Belgique, conquise en répandant une si grande quantité du plus noble sang allemand, devra rester solidement dans notre main, au point de vue politique et militaire comme au point de vue économique."

M. Kirdorf et ses amis s'intéressaient aussi à l'Angleterre. Ils écrivaient: "Il convient de faire sauter la chaîne des bases navales que l'Angleterre a tendue tout autour du globe, ou bien il faut l'ébranler en constituant, d'une manière appropriée, des bases allemandes."

Mais c'est surtout de l'argent que M. Kirdorf et ses amis voulaient enlever à l'Angleterre: "Si nous nous trouvons en mesure d'imposer une indemnité de guerre à l'Angleterre, à cette Angleterre qui économise toujours le sang de ses soldats, aucune somme d'argent ne pourrait être assez élevée... Le porte-monnaie, voilà l'endroit sensible de cette nation de boutiquiers. C'est au porte-monnaie, avant tout, que nous devons la frapper sans ménagements, si nous sommes assez forts pour cela. Mais probablement, c'est sur la France qu'il nous faudra faire peser en première ligne, sinon exclusivement, la charge financière de l'indemnité. Et il ne faudra pas qu'une fausse douceur nous empêche de lui faire supporter les sacrifices les plus lourds."

La guerre n'ayant pas permis de réaliser le programme recommandé par M. Kirdorf, celui-ci a changé de tactique. Les combinaisons industrielles ont remplacé pour lui, momentanément du moins, les combinaisons militaires. Depuis l'armistice, il s'est associé avec M. Stinnes. En effet, la société de Gelsenkirchen s'est jointe à la "Deutsch-Luxembourgeois" et au "Bochumer Verein" pour créer le consortium qui porte le titre de "Rhein-Elbe-Union". Dans ce groupe-

ment colossal, M. Kirdorf, qui est en outre le fondateur du "Kohlensyndikat", aujourd'hui émigré à Hambourg, représente des tendances particulièrement despotiques.

Maintenant qu'on connaît M. Kirdorf, parcourons l'interview qu'il a publiée dans le "Lokal-Anzeiger". Elle est consacrée aux nouvelles de la Ruhr et elle commence ainsi: "On dirait un communiqué de guerre... On dirait qu'il souffre sur nous un vent venu d'un temps plus fier."

Suit un éloge de M. Fritz Thyssen et des autres industriels allemands qui ont été arrêtés pour rébellion, mais l'éloge est accompagné de cette observation: "D'ailleurs, qu'ils aient voulu ou non, ils étaient obligés d'agir ainsi. Le gouvernement allemand avait donné l'ordre, et c'est avec la plus grande joie qu'ils lui ont obéi."

Un peu plus loin, M. Kirdorf fait une autre allusion aux consignes envoyées par le gouvernement de Berlin: "Il faut que les ouvriers soient payés, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils chôment pour obéir à l'ordre du gouvernement."

Toute la résistance de la Ruhr, qu'elle soit patronale ou même ouvrière, est donc bien organisée par le gouvernement de Berlin. Mais si les grands industriels préchent et pratiquent cette résistance commandée, les ouvriers hésitent. Seuls, semble-t-il, les syndiqués catholiques sont nettement pour la grève. Alors, que fait-on? Le "Lokal-Anzeiger" ne le dit pas, mais lisons un autre journal qui a paru à Berlin le même jour, la communiste "Rote Fahne". Voici ce que nous y trouvons: "Ving mille mineurs des cinq mines Stinnes sont remontés hier au jour. Aucun militaire français n'avait pénétré dans ces établissements. Mais, en réponse à l'arrestation de quelques directeurs, le travail a été abandonné par les employés, les porions, etc. Ils ont déclaré au personnel ouvrier que s'il voulait continuer à travailler, il aurait à prendre lui-même la responsabilité de l'extraction et des mesures de sécurité. Les mineurs n'étaient pas préparés à cela. Ils ne voulaient pas provoquer le terrible danger du grisou ni amener la destruction des ouvrages. Ils ne pouvaient pas organiser immédiatement le remplacement des employés. Menacés directement dans leur vie et dans leur santé, ils ont dû quitter la mine."

Quand on connaît ces détails, on comprend mieux l'arrière-pensée que M. Kirdorf a laissée percer dans son interview du "Lokal-Anzeiger", en disant: "Pendant la guerre, j'ai prédit que la fin serait mauvaise. Aujourd'hui, je crois que la fin sera bonne. Le chemin sera long pour y parvenir, mais je suis convaincu."

La bataille de la Marne

La philosophie d'une victoire

La victoire de la Marne est entrée dans l'histoire; elle y est même entrée avec une extraordinaire rapidité, au lendemain presque du jour où elle fut livrée et gagnée.

Du côté allemand, on sait quelle floraison de mémoires elle a déjà provoquée: von Kluck, von Bülow, von Hausen, pour ne citer que les plus importants, chacun des auteurs principaux tâche d'expliquer à sa manière cet événement prodigieux, en essayant de rejeter sur autrui la responsabilité de la défaite. Il y a notamment un certain lieutenant-colonel Henach, le "missus dominicus" du grand quartier général allemand, dont les uns et les autres ont assez porté à faire le bouc émissaire. La principale raison pour cela: c'est d'abord qu'il n'est qu'un simple lieutenant-colonel, ensuite et surtout qu'il est mort.

C'est lui qui, en fin de compte, donna l'ordre de la retraite. Du côté français qui donna l'ordre de l'attaque? Qui appuya sur le bouton?

Cette question, elle aussi, a été copieusement discutée. Elle le sera longtemps encore, très vraisemblablement. On n'aurait garde de l'évoquer ici. Elle a été traitée avec une grande abondance d'arguments par notre collaborateur M. le général Malletier. Mais le débat possède trop d'importance pour que, de temps à autre, les chroniqueurs et les historiens n'essayent pas de le reprendre, en y variant, si possible, des faits nouveaux. M. Jean de Pierrefeu, dans un inté-

ressant article de la "Revue universelle", s'efforce d'entrer très avant, si l'on peut dire, dans la trame des faits. Il suit les événements, jour par jour, presque heure par heure.

Toistol, comme on sait, dans son fameux roman "Guerre et paix", prétend que ce n'est pas le général qui gagne les batailles, mais simplement le hasard. La lutte une fois engagée se déroule, non point d'après des ordres reçus d'avance, non point d'après des idées préconçues, mais uniquement d'après les fluctuations et les remous de mille forces opposées sur lesquelles l'action du chef est nulle. L'ordre qu'on trouve dans les batailles, ce sont les historiens seuls qui en sont, pour ainsi dire, responsables. Ce sont eux qui l'introduisent après coup, afin de mettre dans leur récit plus de logique et de clarté.

Ainsi le romancier russe, profondément, instinctivement anarchique, comme d'ailleurs beaucoup de ses compatriotes, supprime purement et simplement le rôle du chef, ce qui est absurde; car celui-ci, si son influence ne se fait pas sentir tout le temps, intervient efficacement dans les circonstances décisives, aux points de croisement des événements, à ce qu'on pourrait appeler les "moments" de l'histoire. M. de Pierrefeu, se garderait avec soin d'aller aussi loin que Toistol. Il se borne à montrer que la décision des chefs une fois prise, toutes sortes d'événements inattendus, ce qu'on pourrait appeler en somme le hasard, viennent très souvent la modifier. Les données, du problème se déplacent sans cesse. Ce simple fait, par exemple, que les historiens officiels mentionnent à peine: le démantèlement du grand quartier général français dans la nuit du 3 septembre, a dû avoir, affirme-t-il, une certaine influence sur les événements. Il a rendu, pendant un certain temps, plus difficile le contact entre les états-majors du généralissime et du commandant de l'armée de Paris.

M. de Pierrefeu insiste sur le rôle considérable, prédominant, joué par ce dernier dans ce qu'on pourrait appeler le déclenchement de la bataille. Il le montre découvrant le premier le glissement sur la gauche de l'armée de von Kluck, concevant aussitôt la manœuvre, se mettant d'accord avec Joffre, avec Frensch pour que l'offensive s'engage sans retard.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, presque de miraculeux dans cette bataille, c'est, du côté français, la parfaite harmonie entre tous les généraux "qui la commandèrent". Chez les allemands, le grand quartier général, qui est censé tout diriger, ne dirige rien du tout. Il commence ses erreurs de 1870; seulement, au lieu d'avoir affaire, comme alors, à un haut commandement ennemi incapable, il trouve devant lui un adversaire expérimenté,

rompu à l'art de la guerre, prêt à profiter de chacune de ses fautes. Entre chacune des armées, entre von Kluck, von Bülow, von Hausen, à tout instant des heurts, des tiraillements se produisent. Rien de pareil chez les Français. Joffre et Gallieni sont pleinement d'accord et la même entente se retrouve parmi chacun des exécutants. La bataille de la Marne constitue un tout, magnifique et gigantesque. Il serait injuste d'en distraire telle ou telle partie pour la considérer séparément. C'est dans l'ensemble qu'il faut l'envisager, depuis Paris jusqu'à Verdun. Quand on la regarde ainsi, de haut, on voit que les rénes de l'attelage furent supérieurement tenues par le généralissime, qui, dans la précipitation de la retraite, avait, avec une prodigieuse sûreté de jugement, écarté les généraux inférieurs à leur tâche, mis à leur place exactement les hommes qu'il fallait. Il se trouva que ces chefs furent tous excellents. Il se trouva enfin — et c'est là au fond le véritable miracle — que, avec une élasticité, un pouvoir de se rétablir dont l'histoire n'offre pas de précédents, et qui est la qualité maîtresse de notre race, le soldat français fut, sur un ordre donné, à minute même, en état de passer à l'offensive. Il s'arrêta; il attaqua; il vainquit!



L'argent pour s'établir
doit venir de quelque part. L'épargne régulière et méthodique est le plus sûr moyen de se le procurer. Les jeunes gens qui ont l'intention de s'établir ou de fonder un foyer devraient avoir un compte d'épargne où ils verseront régulièrement leurs économies sur lesquelles ils retireront l'intérêt régulier des banques. Il suffit d'un dollar pour ouvrir un compte d'épargne à la Banque Nationale.

BUREAU DE DIRECTION:
PRESIDENT: L'HON. GEO. E. AMYOT, *Conseiller Législatif.*
VICE-PRESIDENT: J. H. FORTIER.
DIRECTEURS: A. N. DROLET, *NAP. DRUMON, NAP. FORTIER, A. B. DUPUIS, SIR GEO. CARNEAU, C. E. TARDIF, ERNEST R. DECARY, HON. J. E. NICOL, C. E. GERANT-GENERAL: HENRI DES RIVIERES.*

La BANQUE NATIONALE
LA PLUS VIEILLE BANQUE CANADIENNE-FRANÇAISE. — 339 BUREAUX AU SERVICE DU PUBLIC.

CURIOSITES
Les animaux calculateurs

Audubon, le célèbre savant louisianais, un jour qu'il sortait de sa villa, en compagnie d'un ami, remarqua qu'un perroquet en liberté dans le jardin, pénétrait dans la villa Audubon pria l'un de ses amis d'y entrer de nouveau avec lui; aussitôt le perroquet sortit et se mit à sautiller dans le jardin. Audubon fit sortir son ami; le perroquet resta dehors, se rappelant que deux hommes étaient entrés et qu'il n'en avait vu sortir qu'un seul. En effet, dès que le naturaliste sortit à son tour, le perroquet rentra dans la villa.

Audubon, en étudiant l'expérience à un plus grand nombre de personnes, put constater que le perroquet ne pouvait compter au-delà de 4. Ainsi, accompagné de quatre personnes, il entra dans la villa et les fit sortir l'une après l'autre. Après la sortie de la quatrième personne, le perroquet entra. Son intelligence ne lui permettant pas de concevoir que cinq personnes avaient pu entrer à la fois.

Le naturaliste russe Timofieff assure que la corneille peut compter jusqu'à dix et le chien jusqu'à 26. Le chien du naturaliste avait l'habitude d'enterrer au jardin les os qu'on lui donnait à ronger. Son maître lui donna 26 os que le chien enterra en vingt-six endroits différents. Le lendemain, il le priva de nourriture; le chien se mit à déterrer ses os et en sortit d'abord 10; après quoi, il s'arrêta comme indécis, puis il se remit à l'ouvrage, 698. Revue de la quinzaine.

Le *Mercur* de France. Sommaire du 1er Février.
Jean de Coura: "Un Poète symboliste: Francis Viéid-Griffin", 577. Général Cartier: "Le Mystère Bacon-Shakespeare. Un document nouveau" (Notes annexes), 603. André Spire: "Le Poète et son Hôte", poésies, 636. Léon Carriés: "La Belle et les Bêtes", nouvelle, 640. Ambroise Got: "Le Vice organisé en Allemagne", 655. Boyer D'Agén: "La maison de Carnova", 679. S. Posener: "La Littérature: le chien se mit à déterrer ses os et en sortit d'abord 10; après quoi, il s'arrêta comme indécis, puis il se remit à l'ouvrage, 698. Revue de la quinzaine.

DEMANDE PARTOUT:

ALASKA PIE

5c.

Encore un succès!

Montreal Dairy
Company, Limited.

Les Premiers Produits de la Première Cité